

Supplément au SOP n° 336, mars 2009

L'HOMOSEXUALITÉ, UN PROBLÈME THÉOLOGIQUE

L'AUTHENTICITÉ EXISTENTIELLE DE LA PERSONNE

Un texte du père André BORRÉLY,
recteur de la paroisse orthodoxe Saint-Irénée
à Marseille (Bouches-du-Rhône).

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :
Voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être cités avec l'indication de la source : SOP. Par contre, aucun texte ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit, sans l'accord explicite de la rédaction. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 336.A

L'HOMOSEXUALITÉ, UN PROBLÈME THÉOLOGIQUE

Je voudrais proposer ici un essai de réflexion proprement théologique et non point seulement éthique sur l'homosexualité.

Le Dieu tri-unique est sorti de lui-même

Le 5 juin 2002, au Canada, le diocèse de New Westminster (Colombie britannique) a entrepris d'autoriser la bénédiction, par l'Église, de couples homosexuels masculins ou féminins. Cette décision a entraîné la rupture de la communion avec ce diocèse de huit paroisses opposées à une aussi radicale innovation. A la suite de cette dernière, plusieurs Églises anglicanes situées dans l'hémisphère sud ont rompu la communion avec l'évêque de Vancouver.

En outre, aux États-Unis, de graves tensions ont été créées par l'élection à l'épiscopat par les épiscopaliens du New Hampshire, du chanoine Robinson qui se déclare ouvertement homosexuel et, depuis treize ans, vit avec (son) partenaire Mark Andrews. A Marseille, on dirait que ce Robinson a tout de même lancé un peu loin le bouchon. Jugez-en plutôt. Voilà un prêtre de Jésus-Christ qui, pour se mettre en ménage avec son amant, a divorcé de la femme avec laquelle il était canoniquement marié et a eu deux filles, maintenant adultes, par une célébration religieuse dans l'église où les époux s'étaient mariés – sans doute, à cette époque, le futur chanoine était-il moins homosexuel qu'il ne le dit aujourd'hui –, célébration au cours de laquelle ils se délièrent mutuellement de leurs engagements, puis ils communièrent ensemble.

Tel archevêque anglican (Rowan Williams) a ordonné un prêtre en sachant pertinemment que ce dernier entretenait une relation homosexuelle à laquelle il n'envisageait nullement de renoncer. Le texte d'un rite pour la célébration d'alliances homosexuelles masculines ou féminines, a été envoyé aux paroisses avec une lettre d'accompagnement expliquant que *« ceci n'est pas une cérémonie de mariage, mais une bénédiction d'engagements permanents et fidèles entre personnes du même sexe, afin qu'ils puissent avoir le soutien et l'encouragement de l'Église dans leur vie ensemble sous le regard de Dieu »*.

La structure du rite est comparable à celle du rite anglican du mariage. Toutefois, il présente certaines différences : l'échange des consentements n'y est pas considéré comme un élément essentiel, contrairement au rite anglican du mariage. [...] Le célébrant ne déclare pas le couple marié. Et on en conclut qu'il n'y a là aucune menace, s'il y en a jamais eu une, pour le mariage comme union sacramentelle d'un couple hétérosexuel. Et en juillet dernier, dans le diocèse de Londres, un prêtre [anglican] a marié deux autres prêtres !

Une question proprement ontologique : qu'est-ce que la personne humaine ?

On a ici un assez bel exemple de ce que j'appelle le minimalisme doctrinal et le subjectivisme a-dogmatique. Ce dernier prend ici la forme d'une éthique qui laisse hors de son domaine la question proprement *ontologique*, c'est-à-dire l'interrogation sur *la vérité et la réalité effective* de l'existence humaine, sur ce qu'est *réellement, en vérité*, la personne humaine. Le minimalisme doctrinal fait ici de l'homosexualité (entre hommes ou entre femmes) un *épiphénomène* modelé sur des conditionnements biologiques, psychologiques, historiques, sociaux. On se désintéresse complètement du problème existentiel de l'homme, de la tragédie de l'existence humaine mortelle parce que biologique, de l'homme. On n'envisage que l'*adaptation* – de l'éthique, du rite, des canons ecclésiastiques – à une revendication. Pas une seconde on ne prend en compte le risque que la liberté humaine puisse renier sa vérité et son authenticité existentielles, qu'elle puisse aliéner et altérer son être et son existence mêmes. Dans cette direction, on peut aller jusqu'à considérer comme prophétique l'accession des gays au sacerdoce. Et on établit un parallèle entre le problème de l'homosexualité et la question qui jadis se posa au sujet de l'esclavage, ou encore avec le problème des droits des femmes.

Il convient en outre de remarquer que le minimalisme doctrinal prend ici deux formes opposées quant à leur origine mais convergentes quant au *mode d'existence*. Il y a le minimalisme des *libéraux* indifférents à la préoccupation pourtant si importante que la morale humaine s'identifie avec la vérité et l'authenticité existentielles de l'homme. Et il y a le minimalisme des *conservateurs* envers lesquels les *libéraux* commettent une injustice qui ne les honore pas. En effet, il est bien entendu qu'on ne saurait lire la Bible pour y puiser des renseignements sur l'archéoptéryx, ou pour décider de la vérité ou de l'erreur de ce qu'ont écrit Ptolémée et Copernic, Kepler et Galilée, Lamarck et Darwin. Mais si le fondamentalisme des *conservateurs* est gravement erroné en cherchant dans la Bible des vérités paléontologiques, astronomiques, etc., c'est précisément parce que la mission de la sainte Écriture est de révéler à l'homme qui il est dès lors qu'elle lui révèle qui est Dieu.

Ce qui est ou n'est pas compatible avec la vérité de l'existence humaine

Or, sur le thème de l'homosexualité, les textes que je viens de citer sont pleinement dans la perspective de la sainte Écriture qui est de dire aux hommes ce qui est ou n'est pas compatible avec la vérité de l'existence humaine telle qu'elle nous a été révélée en la personne divino-humaine de Jésus-Christ. Sans aucun mérite de ma part, la grâce me fut donnée de lire, à la fin de ma classe de troisième l'intégralité de la sainte Écriture, de la Genèse à l'Apocalypse et, grâce à de bonnes introductions et de bons exégètes, d'effectuer cette lecture intelligemment, en prenant conscience de ce qu'est un genre littéraire, la mentalité sémitique, bref tout ce qui manque au fondamentalisme conservateur.

Mais je ne crains pas de revendiquer le qualificatif de *conservateur* s'il s'agit de tenir pour normatifs des textes concernant la moralité et sans lesquels le chapitre 5, versets 22 à 33 de l'épître aux Éphésiens (l'union conjugale comme mystère englobé par le mystère de l'union conjugale du Christ et de l'Église) n'aurait pas de sens. Sinon, pourquoi ne pas tenir pour prophétique le refus de condamner l'adultère ? Pourquoi donc s'entêter à vouloir substituer le devoir de se parfaire au désir de se satisfaire ? Les *libéraux* de notre temps font songer inévitablement aux pagano-chrétiens de Corinthe.

En fonction du mystère trinitaire et de l'événement de l'Incarnation

Mais aux chrétiens qui pratiquent une exégèse intellectuellement infantile dans le domaine scientifique on ne saurait interdire de chercher dans la Bible ce pour quoi elle fut écrite, à savoir de révéler à l'homme qui il est en lui révélant qui est Dieu. Ici comme ailleurs, pour des chrétiens, pécher par subjectivisme a-dogmatique et minimalisme doctrinal, c'est détourner son regard du mystère trinitaire. Du point de vue spécifiquement chrétien, *la question si actuelle et médiatisée de l'homosexualité* – le PACS, le mariage homosexuel, l'homoparentalité, l'homophobie – *n'est pas principalement une question éthique, mais elle doit être posée en fonction du mystère trinitaire et de l'événement de l'Incarnation.*

En effet, ce qui, dans l'homosexualité, contredit le plus radicalement la révélation chrétienne, ce n'est pas avant tout le fait que l'être humain se trouve dépossédé du titre de *mère porteuse*... Ce n'est pas d'abord un problème biologique et démographique, dont la solution serait à rechercher dans l'insémination artificielle et la location d'utérus. La question doit être clairement située au niveau dogmatique et proprement théologique. Ce qui est condamnable, ce n'est pas le fait de porter en soi, parfois aussi loin que remontent les souvenirs, telle ou telle orientation sexuelle. Ce qui est condamnable, c'est que des prêtres, des évêques puissent perdre de vue qu'en nous révélant qui il est, le Dieu tri-unique nous révèle qui nous devons être pour être vraiment.

Au terme de la sainte Écriture, et à la lumière de deux mille ans de *lectio divina* de celle-ci, nous découvrons que le Tout-Autre, dont l'anaphore de la liturgie de saint Jean Chrysostome nous dit qu'il est *le Dieu inexprimable*, que l'entendement humain ne saurait *considérer sous toutes (ses) faces, invisible, insaisissable, est sorti*, par amour fou et totalement gratuit de l'homme, de sa propre transcendance, afin de devenir ce qu'il n'était pas, et pour expérimenter le mode d'existence de la créature dont il est l'Auteur.

Dieu n'a pas fait semblant d'être homme, il a *vraiment* connu la condition humaine

Et dans sa manière de se faire homme, le Fils unique-engendré du Père n'est pas venu se contenter de frôler, d'effleurer, si l'on peut dire, la condition humaine, il n'a pas fait semblant d'être homme. En s'incarnant, Dieu a fait infiniment plus que de se rendre simplement tangent à l'humanité. Il a vraiment *connu* la condition humaine, au sens fort et précis, conjugal qu'a le verbe *iada* dans la Bible hébraïque, il l'a pénétrée de part en part, il en a réellement et pleinement assumé la tragique totalité, hormis le péché. Il n'a pas *connu* le péché lui-même dans la mesure où ce dernier constitue une défiguration et une déshumanisation, alors qu'il n'est venu ici-bas que pour transfigurer et diviniser, et par là-même humaniser vraiment et pleinement l'humaine condition, pour redonner à celle-ci la plénitude et l'authenticité telles que nous pouvons les contempler dans l'existence des saints.

En revanche, il a expérimenté la faim et la soif, la tristesse et l'angoisse – les affres du Vendredi saint, la souffrance physique sous la forme particulièrement intense et cruelle de la flagellation et de la crucifixion à la manière romaine. Par-dessus tout, le Tout-Autre devenu homme a *pénétré* la mort, lui *le Maître de la vie et de la mort* (office orthodoxe des funérailles). En expérimentant la mort, le Créateur a touché le fond, il est parvenu à l'extrême limite de la condition de créature pécheresse et déchue, préconstruite pour la

transfiguration et les épousailles, mais défigurée par l'échec existentiel que signifie le péché. En consentant à mourir, le Tout-Autre a poussé la sortie de soi, l'exil volontaire jusqu'à l'extrême limite de la démarche qui, dans l'Incarnation, a consisté à devenir ce qu'il n'est pas.

Le seul pleinement existant a effectué la sortie de soi la plus totale

Le seul pleinement existant, « *Celui qui est* », a expérimenté le non-être, la liberté infinie parce que divine, a fait l'expérience de l'aliénation suprême. Celui qui, de toute éternité, dans l'intimité de la vie trinitaire, fait l'expérience de la plénitude de la communion entre les personnes, a connu la dérélition du tombeau. Mais le cadavre déposé par Joseph d'Arimatee était un cadavre divino-humain. C'est ce que rappelle le diacre orthodoxe lorsqu'au terme de l'office de la Proskomidie, il encense les quatre côtés de l'autel majeur en disant : « *Dans le tombeau avec ton corps, dans les enfers avec ton âme comme Dieu, tu étais, ô Christ, avec le Père et l'Esprit, toi qui remplis tout et que rien ne peut contenir.* » La folie dont parle saint Paul en 1 Co 1,23, c'est d'oser croire l'incroyable, à savoir qu'à Jérusalem, un jour du printemps de l'an 30, un cadavre divino-humain a pu reposer dans une tombe.

Dans l'Incarnation poussée « *usque ad contemptum sui* », comme dit saint Augustin, « *jusqu'au mépris de soi* », jusqu'à la folle extrémité de la crucifixion et de la mort, Dieu a effectué la sortie de soi la plus totale, la plus inconcevable et la plus inattendue en Israël : un Messie qui meurt dans les conditions où Jésus est mort, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Et cette sortie de soi n'est que le prolongement *ad extra*, ici-bas, dans le temps, dans l'histoire des hommes, du mode d'existence de chacune des trois divines Hypostases dans l'intimité de la sainte Trinité hors du temps. De toute éternité, exister, pour le Dieu trihypostatique, signifie *aimer* en sortant de soi.

Pour évoquer ce mode d'existence, Boulgakov parle admirablement de « *ce tourbillon d'épuisement personnel pour s'emplier chez un autre* ». De toute éternité, le Père se dévaste en engendrant son Fils. Le Dieu des chrétiens n'est pas le premier moteur immobile d'Aristote. Son existence n'est pas statique : de toute éternité, il se passe quelque chose, il y a du mouvement dans l'existence la plus intime de ce Dieu-là. Et ce dynamisme foncier de l'existence divine trinitaire, consiste tout entier dans le fait que chacune des trois Personnes divines consubstantielles, passe son éternité à sortir de soi « *pour s'emplier chez l'autre* », à se dévaster, à se donner à chacune des deux autres. Et l'événement de l'Incarnation doit se comprendre comme, si je peux dire, l'explosion thermonucléaire dans l'univers et dans le temps, de l'existence essentiellement dynamique parce que sacrificielle et oblatrice des trois Personnes divines.

Être créé à l'image de Dieu suppose que l'homme, lui aussi, sorte vraiment de lui-même

Être créé à l'image du Dieu tri-unique, tri-hypostatique, suppose que l'homme, lui aussi, sorte vraiment de lui-même. Dans ces conditions, ce qui, dans l'existence homosexuelle, fait problème pour la conscience chrétienne, c'est que, dans l'homosexualité, le *tourbillon d'épuisement personnel pour s'emplier chez un autre* ne va pas au bout de sa démarche. *Ce qui fait problème, dans l'homosexualité, ce n'est pas la nature mais la personne, la vérité et l'authenticité de l'existence personnelle.* Car ce n'est pas aller jusqu'au bout de

l'oblativité de la démarche amoureuse que de remarquer trop facilement et superficiellement que la relation homosexuelle est nécessairement stérile, que la propagation de l'espèce humaine présuppose, comme pour toute autre espèce animale, l'hétérosexualité. Cette argumentation biologique et démographique à partir du concept de nature est, certes, pertinente, mais elle demeure en deçà de l'essentiel.

Car l'essentiel, c'est que l'homosexualité consiste en une relation qui laisse l'être humain dans sa féminité ou sa virilité. Certes, il ne faut pas méconnaître le fait que, dans le couple homosexuel, est offerte à la personne humaine la possibilité d'*enhypostasier* la nature homosexuelle en expérimentant le don de soi, la fidélité, le dévouement, le sacrifice, l'admiration et le respect d'autrui, donc une réelle altérité. Il y a quelques années, j'avais été ému par une émission télévisée montrant une telle oblativité chez un homosexuel américain qui avait témoigné auprès de son ami mortellement atteint du sida, ce que Maritain a appelé « *l'attention évangélique à l'humain* ».

Le corps, une dimension fondamentale de l'être personnel

Mais reconnaître ainsi que peut se manifester dans l'expérience homosexuelle la capacité de la personne à se distinguer de sa nature, à dépasser celle-ci tout en la contenant, à la faire exister comme nature humaine par ce dépassement même, prendre en compte le fait qu'il peut y avoir, dans l'existence homosexuelle le *verre à moitié plein*, apercevoir dans cette existence le fait que l'homme n'existe pas en dehors de sa nature, mais comme personne, il ne cesse de la dépasser, tout cela ne saurait nous faire oublier que l'homme n'a pas un corps, mais qu'il est un corps, que son corps c'est lui-même, une dimension fondamentale de son être personnel.

Ce qui fait problème, c'est que le corps d'autrui n'est pas alors véritablement autre. L'éros homosexuel expérimente une corporéité qui enferme la personne dans sa propre corporéité. Si réelle que soit, dans certains couples homosexuels, l'expérience d'une altérité qu'il serait injuste de nier ou de sous-estimer, l'homosexualité fait apparaître une difficulté qui n'est pas fondamentalement différente de celle que présente le plaisir sexuel solitaire.

Savoir à quelles conditions l'homme sort pour de bon de la solitude

Fondamentalement, il ne s'agit donc pas d'*économie sociale*, de *nature*, de propagation de l'espèce humaine, mais de savoir à quelles conditions, ayant été créé à l'image du Dieu tri-unique, unique et pour lui ressembler, l'homme *sort pour de bon de sa solitude* afin d'exister véritablement et pleinement en cherchant à ressembler au Dieu tri-unique, unique et cependant pluriel, unique mais non point solitaire. Car si Dieu, le Créateur, a voulu pénétrer la condition de créature au degré de profondeur inouïe que j'ai essayé d'évoquer, ce ne fut pas pour s'offrir en spectacle à l'homme, mais plutôt afin que l'homme, à son tour, sorte véritablement de lui-même, opte pour une existence de part en part *ex-tatique*, pour que l'homme *s'extasie* dans un autre moi et devienne ce qu'il n'était pas, devienne ce que Boulgakov appelle « *un dieu créé* ».

Qu'on le veuille ou non, l'homosexualité signifie un avortement de l'*extase*, de la démarche de dévastation de soi-même, de la réalisation de soi par cette sortie sacrificielle hors de soi-même. Cette manière d'envisager le problème de l'homosexualité en fonction

de la vérité et de l'authenticité de l'extase de sacrifice comme existence de l'homme à l'image de la sainte Trinité et pour lui ressembler, n'est pas du tout familière à l'homme d'aujourd'hui. Et qu'on me comprenne bien : c'est de théologie qu'il s'agit fondamentalement, selon moi, et non point de morale conventionnelle et sociale.

L'Oreste de Sartre est parfaitement cohérent

Au cours du journal télévisé de 13 h, sur *France 2*, Madame Élise Lucet interviewait un jeune homme qui venait de se marier en Hollande, à un autre homme, mais dont le mariage n'est pas reconnu en droit civil français. Or, à un certain moment de l'entretien, faisant allusion au *conjoint*, la journaliste, *sans s'en rendre compte* – et c'est cette inconscience qui a mis immédiatement en marche ma réflexion théologique – lâcha une énormité pleine d'enseignement : elle fit allusion au *conjoint* absent du plateau de télévision en disant à son interlocuteur « *votre mari* » ! Sans doute, Madame Lucet avait-elle eu comme moi l'intuition qu'elle avait en face d'elle l'*épouse* plutôt que l'*époux*.

A quelques semaines ou jours de là, je ne me souviens pas, on a célébré dans une église parisienne les obsèques d'un personnage rendu légitimement célèbre par son activité professionnelle prestigieuse. Le défunt était notoirement homosexuel et vivait en couple. Les plus hautes autorités de l'État venues assister à la célébration furent accueillies par le *veuf* qui se tenait seul à part pour les recevoir.

Dans les deux cas, ce n'est pas une désapprobation et une condamnation morales qu'ont provoqué en moi ces deux faits. Ce que j'ai très fortement ressenti, c'est l'*athéisme* que présupposent de tels propos ou comportements. Et qu'on ne se méprenne pas sur le sens exact que j'attribue au concept d'athéisme. Celui-ci peut fort bien se rencontrer chez quelqu'un qui croit sincèrement croire en Dieu et a même peut-être une certaine expérience de la prière. J'entends ici par *athéisme* le fait de présupposer que c'est l'homme qui crée les valeurs, qui *connaît*, c'est-à-dire qui définit souverainement ce qui est bien et ce qui est mal. Que l'Oreste des *Mouches*, de Sartre, revendique une telle autonomie souveraine expérimentée en une totale et tragique solitude, qui peut s'en étonner dès lors que « *Dieu est mort* », que le Ciel est définitivement vide : Oreste est parfaitement cohérent.

Soyons attentifs à l'attitude du Christ

Par ailleurs, en célébrant les obsèques de l'un de ses enfants nonobstant sa notoire homosexualité, l'Église catholique s'honore en ce sens qu'elle manifeste ainsi un visage plus maternel, plus miséricordieux, moins juridique que quand il lui arrive encore de refuser l'entrée de l'église à un malheureux tétraplégique complètement paralysé depuis dix ans qui avait demandé que l'on débranchât les appareils permettant à ce cadavre de survivre. L'Église catholique s'est honorée lors des obsèques de ce défunt homosexuel en admettant ce qu'elle aurait dû admettre au sujet du tétraplégique italien, à savoir que, plus un homme est estimé pécheur par l'Église, plus il a besoin de la fervente intercession de sa Mère. C'est manquer de tendresse maternelle et de compassion que de chercher à punir un chrétien en lui refusant l'entrée de l'église, en l'excommuniant par-delà la mort – alors que « *pris aux entrailles* », notre Père céleste est peut-être – qu'en savons-nous ? – en train de « *courir se jeter à son cou* », de l' « *embrasser* », de le « *revêtir de la plus belle*

tunique », de faire « *amener le veau gras* » afin de « *festoyer* » avec « *le fils [qui] était mort et revit, [qui] était perdu et [qui] est retrouvé* » (Lc 15, 20, 22-24).

Mais cette tendresse maternelle de l'Église qui, le jour des obsèques, berce son enfant endormi, ne saurait signifier que l'homme est à bon droit tout ce qu'il décide d'être, que l'autonomie peut être l'unique principe déterminant de sa volonté, et non point l'hétéronomie qui consent, dans la foi, dans le renoncement à sa volonté propre et dans l'amour, que Dieu soit « *le Maître de la vie et de la mort* ». Soyons attentifs à la manière dont le Christ, dans le quatrième évangile, congédie la femme adultère. Jésus dit à la femme, d'une part : « *Moi non plus, je ne te condamne pas* », mais d'autre part : « *Va, et désormais ne pêche plus* » (Jn 8,11). La première prière du Lucernaire, dans notre office des vêpres, dit, en s'adressant au Dieu trihypostatique, ce qu'on peut dire aussi bien à Jésus renvoyant la femme prise en flagrant délit d'adultère : « *puissant dans la miséricorde et bon dans la force* ».

(Ce texte paraît simultanément dans
la revue Orthodoxes à Marseille, n° 125, février-mars 2009.)

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN,
avec le concours du père Daniel BRESSON
et de Jean-Claude POLET

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France + DOM	40,00 €	72,00 €
Europe + TOM	44,00 €	88,00 €
Autres pays	52,00 €	99,00 €

Commission paritaire : 1111 G 80948
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
